

Librio



SUN TZU

•

L'art de la guerre

TEXTE INTÉGRAL



DANS LA MÊME COLLECTION

L'Art de devenir député et Premier ministre, François
de Groiseilliez, Libro n° 1190

La Désobéissance civile, suivi de *La Vie sans principe*, Henry
David Thoreau, Libro n° 1171

Walden ou la Vie dans les bois, Henry David Thoreau,
Libro n° 1149

Essai sur l'art de ramper à l'usage des courtisans,
baron d'Holbach, Libro n° 1096

L'Art d'avoir toujours raison, suivi de *La Lecture et les
Livres et Penseurs personnels*, Arthur Schopenhauer,
Libro n° 1076

Le Droit à la paresse, Paul Lafargue,
Libro n° 1348

Sun Tzu

L'Art de la guerre

Traduit du chinois
par le père Amiot

Présentation de Frédéric Encel

Librio
[TEXTE INTÉGRAL]

Couverture : Studio de création Flammarion
d'après © Galushko Sergey, © kiboka,
© Bohbeh et © Sergey Klopotov / Shutterstock.com

© E.J.L., 2019, pour la préface ; 2023, pour la
présente édition.

EAN 9782290393536

Sommaire

<i>Sun Tzu, de l'humanisme en stratégie</i> , de Frédéric Encel	7
Article I. De l'évaluation	15
Article II. De l'engagement	21
Article III. Des propositions de la victoire et de la défaite....	25
Article IV. De la mesure dans la disposition des moyens.....	33
Article V. De la contenance	39
Article VI. Du plein et du vide	43
Article VII. De l'affrontement direct et indirect	51
Article VIII. Des neuf changements	59
Article IX. De la distribution des moyens	67
Article X. De la topologie.....	77
Article XI. Des neuf sortes de terrain	85
Article XII. De l'art d'attaquer par le feu.....	99
Article XIII. De la concorde et de la discorde.....	103

Sun Tzu, de l'humanisme en stratégie

Jamais en Occident Sun Tzu (ou Sun Tse) ne fut autant lu et apprécié. Enseigné dans les académies militaires, mais aussi et surtout dans les universités de sciences humaines et les écoles de commerce, vanté au sein des groupes de réflexion patronaux, diplomatiques, maçonniques ou encore politiques, sa notoriété très récente est à la hauteur de l'obscurité dans laquelle il fut maintenu presque deux siècles durant. La traduction ici proposée est la toute première réalisée dans une langue occidentale, en l'espèce en 1772 par le père jésuite Jean-Jacques Amiot; or *L'Art de la guerre* ne sera cité par aucun des stratèges qui exerceront leur magistère par la suite jusqu'à l'après Seconde Guerre mondiale ! Napoléon Bonaparte, bien que féru de littérature stratégique et rendant explicitement hommage aux grands stratèges de l'Antiquité et de l'époque moderne, n'en fait jamais mention dans ses Mémoires pourtant fournis, le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Carl von Clausewitz, très important stratégiste prussien du premier XIX^e siècle aussi bien qu'analyste et rival dudit Napoléon I^{er}, ne l'évoque pas davantage dans son magistral *De la guerre* ni, du reste, dans aucun autre de ses ouvrages. L'Américain Alfred Mahan, le Français Charles de Gaulle, l'Allemand Erich von Manstein et l'Anglais Winston Churchill l'ignorent également, et il faut attendre la victoire du leader communiste chinois (et bon stratège lui-même) Mao Zedong en 1949 – couronnant sa Longue Marche devant le nationaliste Tchang Kaï-chek puis sa guérilla face à l'occupant nippon – pour qu'un réel intérêt se manifeste enfin.

C'est que la guerre est en train de changer d'aspect. Elle ne correspond soudain plus à ce qu'elle avait incarné depuis la

Révolution française, à savoir des chocs puissants et frontaux d'armées conventionnelles sans cesse plus lourdement équipées, et, à partir de 1870, menés de part et d'autre d'un front plus ou moins cohérent et souvent continu. En Indochine, en Algérie, au Vietnam, au Liban ou encore en Afghanistan, les armées occidentales seront désormais confrontées à des adversaires certes plus faibles en quantité d'acier, en puissance de feu et en composants technologiques, mais dotées de ressources morales considérables et adeptes de la ruse, de l'évitement, de la mobilité, du harcèlement, de la souplesse de mouvement et d'exécution, et surtout d'un excellent usage du politique et de la propagande. Autant de «qualités» précisément prônées par le Chinois Sun Tzu, dont le petit traité incisif demeure à ce jour le plus ancien au monde.

L'homme de son temps

Le contexte dans lequel Sun Tzu rédige son ouvrage est singulier. D'une part, la Chine n'est alors pas unifiée et plusieurs entités politiques se disputent son hégémonie, l'auteur de *L'Art de la guerre* ayant lui-même occupé la fonction de général d'armée. D'autre part, cette époque troublée ne se caractérise plus sur le plan militaire par une dimension chevaleresque et esthétique, apanage de la période précédente, mais par une massification et une brutalisation de l'usage de la force à des fins politiques; d'où la nécessité de déployer de nouveaux trésors d'ingéniosité, de ruse, d'autorité, d'imagination, de pragmatisme et d'organisation, ce que prône et explique remarquablement Sun Tzu. Précisons que, pour des raisons géographiques et historiques, il n'a pu s'inspirer de stratèges athéniens ou romains tels Xénophon, Thucydide ou Frontin, bien trop éloignés dans l'espace et/ou dans le temps; sa pensée est par conséquent tout à fait originale.

Le penseur de la souplesse et de la rigueur

Ce qui interpelle immédiatement dans *L'Art de la guerre*, c'est cette combinaison, permanente et assez rare au regard des futurs travaux liés à la stratégie, de la souplesse et de la rigueur.

La souplesse, c'est celle d'un stratège d'expérience qui, en dépit des règles de l'affrontement, appelle à les remettre toujours en question afin de s'adapter aux circonstances. Bien plus tard, un Bonaparte ayant remporté presque toutes ses batailles lui fera écho; tout lire des anciens et tout connaître des expériences et des lois de la guerre, soit, mais, une fois sur le terrain et en situation, l'idéal est de savoir modifier *in extremis* ses plans en fonction des conditions et des rapports de force qui sans cesse varient. Clausewitz parlera pour sa part des «frictions», cette part d'inattendu à prendre en considération même lorsqu'on aurait tout calculé et prévu au cordeau. Souplesse encore de Sun Tzu quand il préconise de manœuvrer sur des temps différents en fonction de nécessités logistiques ou géographiques et selon les plans et l'avancée des troupes ennemies. On notera en passant qu'un chapitre entier de *L'Art de la guerre* est consacré à l'impérieuse nécessité de connaître parfaitement les forces, objectifs, stratégies, potentialités et faiblesses de l'ennemi et, par conséquent, de l'espionner.

La rigueur, c'est celle de l'autorité hiérarchique d'une part – tout à la fois en termes de discipline et d'aura du chef, politique comme militaire –, du jugement d'autre part et surtout. Pour Sun Tzu, rien en amont de la guerre ou de la bataille ne doit être négligé, et il convient de ne pas confondre les différentes dimensions d'engagement. Objectifs, stratégies, tactiques... combien de dirigeants politiques et militaires ont-ils sombré faute d'avoir su, comme le maître, opérer avec discernement ces réalités? Trop assurément, y compris, voire surtout, au *xx^e* siècle. Chez Sun Tzu, il n'est guère de place aux sentiments ni aux aléas; seule une rationalité et un pragmatisme à toute épreuve doivent prévaloir chez le souverain comme chez le général. Là encore, l'auteur a plus de vingt siècles d'avance sur le grand Clausewitz.

Le géographe et adepte de la guérilla

La prise en considération de la géographie est primordiale chez Sun Tzu, ce sur quoi n'insistent pas suffisamment nombre de ses commentateurs et thuriféraires. À cet égard, on aurait bien tort de passer rapidement sur les passages, nombreux, dispersés et circonstanciés, où le stratège chinois enjoint au général de se préoccuper

au plus haut point de ce que le terrain peut soit lui procurer d'avantages tactiques ou stratégiques, soit à l'inverse le handicaper sinon le perdre; contrairement à l'idée reçue, même deux mille trois cents ans après, la géographie continue dans la plupart des conflits, comme l'affirmait voilà déjà presque un demi-siècle le fondateur de la géopolitique contemporaine, mon maître Yves Lacoste, à servir «d'abord à faire la guerre». C'est notamment vrai en matière de guérilla. Ni Ernesto «Che» Guevara ni le FLN algérien et pas davantage les moudjahidin afghans n'ont ainsi inventé cette forme de guerre, mais bien Sun Tzu. Ou, plus précisément, c'est lui qui conceptualise l'importance de la topographie et de l'hydrographie dans la pratique de la guerre, et les manœuvres qu'il convient d'entreprendre sur (et en fonction de) ces différents terrains. Quid alors du cyberspace et des missiles intercontinentaux? Ni l'un ni les autres ne rendent caduque cette réalité sempiternelle et majeure: le premier n'est qu'un nouveau théâtre de déploiement des activités humaines, civiles et militaires – comme le sont les terres, les eaux et les airs –, les seconds ne furent jamais employés car trop dévastateurs et risquant d'entraîner un conflit apocalyptique mettant fin à l'espèce humaine ou la renvoyant à l'âge de pierre. Mieux: dans les années 1990, on fit usage, dans les guerres et les massacres de l'Afrique des Grands Lacs (au Rwanda et à l'est du Congo notamment), d'armes et de tactiques d'approche qui n'auraient vraisemblablement pas stupéfié Sun Tzu, à commencer par des machettes, des arcs à flèches et des gourdins maniés par des soudards. Épaisses forêts tropicales, massifs aux pentes abruptes, marais, larges fleuves et torrents impétueux, déserts arides ou côtes déchirées soumises aux fortes marées, tombées de la nuit et levers du soleil, et à présent fonte prématurée des glaces (arctiques); la géographie constitua de tout temps, et représente toujours, le contexte structurant et incontournable du déploiement des forces militaires; presque constamment intègre-t-elle des variables de prises de décision pour le souverain comme pour le général.

L'homme qui pense le politique

S'il est enfin un registre dans lequel la pensée de Sun Tzu s'avère d'une grande profondeur, au-delà même des aspects

techniques et militaires de la guerre, c'est bien celui de l'intérêt collectif. Dans l'actuelle traduction (souvent admise comme la plus lyrique !), il parle de « bien commun », de « bien public » et même de « bonheur du peuple », sans jamais mentionner de collectif dynastique, ethnique, racial ou religieux. Dès la première phrase du traité, il affirme que « la guerre est d'une importance vitale pour l'État. C'est le domaine de la vie et de la mort : la conservation ou la perte de l'empire en dépendent ; il est impérieux de le bien régler. Ne pas faire de sérieuses réflexions sur ce qui le concerne, c'est faire preuve d'une coupable indifférence pour la conservation ou pour la perte de ce qu'on a de plus cher, et c'est ce qu'on ne doit pas trouver parmi nous ». Non seulement Sun Tzu entretient manifestement une haute idée de l'intérêt général – on dirait aujourd'hui l'intérêt supérieur de l'État ou de la nation ; bref, une perspective collective et non pas individuelle –, mais encore tente-t-il de la promouvoir à la fois à l'échelon politique, celui du souverain qui décide de la guerre ou de la paix, et à l'échelon militaire, celui du général censé exécuter et appliquer la volonté du souverain.

Et quand le « bien public » est menacé, il convient d'éviter les boucheries. *L'Art de la guerre* n'est pas un traité de la violence ni du fanatisme, bien au contraire ; il nous parle de guerre limitée et non de guerre totale, de défensive plutôt que d'offensive, d'affrontements éventuels entre soldats et non de tueries de civils, de subtilité dans les postures et non de quête absolue d'un choc apocalyptique. En cela, il préfigure dans une certaine mesure – et en dépit de contextes excessivement différents et de grandes divergences (par exemple, choc contre guérilla) – un Carl von Clausewitz chez qui le pragmatisme constitue la valeur cardinale en matière stratégique, et renvoie à la formule fulgurante du grand historien Pierre Chaunu : « Au commencement était la violence. Quand la violence devint intolérable, jaillit la guerre. Et la guerre, règle introduite dans le désordre, commença à faire reculer la violence. » Subtile distinction entre deux phénomènes de nature a priori similaire, la violence et la guerre ; jamais Sun Tzu (qui, comme la plupart des vrais stratèges, ne pense l'une que dans le cadre de l'exercice légitime de l'autre), n'encourage des exactions ni des massacres. Si le principal stratégiste britannique du ^{xx} siècle, Basil Henry Liddell Hart,